

## Ecouter

**Janine de La Robertie**

– Est-ce que vous écoutez ?

– Oui, mais est-ce que vous m'écoutez ?

« Maintenant, nous allons donc savoir ce que l'analyste entreprend avec le patient à qui le médecin n'a pu être d'aucun recours. Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble. » Freud, L'analyse profane

Il n'y a sans doute pas beaucoup de disciplines et d'activités intellectuelles que leur nature même expose aussi directement à la tentation constante de ce que Pascal appelle « le désir de domination et hors de son ordre » que la fonction d'écouter-psychanalyste, psychothérapeute.

On cherche un type de reconnaissance, on tend vers un certain modèle, une sorte d'idéal. On ne sait pas trop ce que l'on fait, puisqu'on ne fait rien tout en faisant ; mais quoi ?

NNN

Écouter, c'est un problème de voix et d'oreille, arrêtons-nous quelques secondes...

La voix ou mise en jeu de la voix, c'est-à-dire de la pulsion invocante.

Si nous nous arrêtons à lire Pulsions et destins des pulsions (Freud), nous trouvons que la pulsion a un but, qu'elle exige satisfaction et qu'elle existe dans la sublimation inhibée quant au but sexuel.

C'est donc une force constante, une tension.

La voix est le déchet sonore d'un trajet pulsionnel.

Le 24 novembre 1975, à Yale, Lacan répond à une question concernant l'auto-analyse : « L'auto-analyse de Freud était une cure écrite et je crois que c'est pour ça que ça a raté. Ecrire est différent de parler. Lire est différent d'entendre, la cure écrite je n'y crois pas. »

La psychanalyse c'est en parlant que cela se transmet, on dirait que cela s'enseigne.

Parler c'est se faire entendre avec le risque de l'équivoque, la pluralité de sens favorisant le passage de l'inconscient dans le discours, dans le discordant.

L'écrit sert à lever certaines des équivoques du parler – donc de l'écouter.

Quand on parle l'émotion affleure – on s'en défend ou on la laisse venir.

Quand on écoute, comment fait-on avec cette émotion, tout à fait étrangère ou si proche ?

Quand on parle on ne peut effacer – on ne peut reprendre.

On abandonne – on s'abandonne – à une altérité, radicale, inconnue.

C'est dans les marges de la pensée logique, rationnelle que Freud a su que le désir du sujet se manifestait à travers lapsus, symptômes, actes manqués, rêves, mots d'esprit. La parole véhicule un sens qui n'est pas dans l'intention consciente de celui qui parle, c'est là que l'invention de la psychanalyse réside. Une autre logique procède.

Protagoras (312 c) : « Tu ne sais pas à qui tu confies ton âme ni si c'est pour ton bien ou ton mal. »

Écouter c'est être en quête de savoir, d'avoir une connaissance juste ; et d'une certaine façon

on sait, on sent quand un autre vous écoute ou ne vous écoute pas – quand on est écouté – quand un « autre » écoute.

Cette écoute est d'ailleurs inadmissible pour un paranoïaque qui ne supporte pas que quelqu'un lise les signes dont il ignore le sens et dont il sait qu'ils sont révélateurs de lui, de sa face « oubliée », « niée », c'est-à-dire en lien avec l'inconscient.

L'écoute est passionnante pour l'hystérique jusqu'à ce qu'il réalise qu'il n'y a point de maître en cet autre qui écoute.

L'obsessionnel de l'écoute fait une épargne, une accumulation de faits, d'anecdotes qui remplissent le lien.

Ainsi, à partir de l'écouté et de l'écouter se pose la question :

De quelle place parle-t-on ?

De quelle place écoute-t-on ?

Il y a de l'écoute quand il y a affirmation d'un droit à la liberté de l'esprit et à la nécessité de l'altérité. C'est pourquoi on ne peut parler ni entendre là où il y a censure, parole totalitaire. Seule la Démocratie permet l'écoute.

Il faut toujours se méfier de « l'hypertrophie de la faculté logique » (Nietzsche) qui ne permet ni parole ni écoute.

NNN

« Pour notre bien, chaos et couleur j'entends », ainsi s'exprime Marcia Soutwich, poète sino-américain.

Entendre le chaos, seule l'expérience l'apprend, c'est être attentif à ce qui est porté à travers la parole d'énigmatique.

L'énigmatique, qu'est-ce ? sinon cette part barbare, folle, étrangère, inconnue qui œuvre à visage masqué, qui marche à pas de loups, c'est-à-dire de nuit, dans l'ombre. La plupart du temps nous sommes capables de dire ce que nous avons entendu – mais qu'est-ce, sinon un bruit conforme ?

Que faisons-nous de l'homophonie, de l'équivoque, de la rupture d'écoute un instant, de l'envahissement en soi d'une syllabe, d'une émotion – un nuage qui passe suffisant pour ombrer donc déplacer les perspectives ?

Quand nous parlons de nos écoutes, de quoi parlons-nous ?

Du contenu ?

De la voix ?

Notre oreille là-dedans ?

On écoute à partir de nos oreilles, petits coquillages, creux, vides.

On écoute à partir d'une fracture, et non à partir d'un plein, c'est-à-dire rails, certitudes, croyances diverses, etc...

Les oreilles ne peuvent se boucher volontairement par elles-mêmes, il faut mettre quelque chose pour les empêcher d'entendre.

Quand on n'entend plus, il faut déboucher, retirer ce qui obstrue, ce qui empêche le son de la voix de l'autre de parvenir à soi.

Écouter peut amener une résistance à entendre qui s'explique par le refus d'un lâcher prise,

autrement dit par le refus d'une castration, par le refus d'un temps de mort ; un collage se produit qui renvoie à un temps antérieur redevenu présent.

Dès 1891, ébauchant une théorie de l'appareil du langage, Freud écrit une Conception de l'aphasie où il formule les liens associatifs du cortex, prenant ainsi ses distances avec l'hypnose. A ce moment-là, Freud pose la psychanalyse comme s'arrachant à l'objectif, au regard, à l'observation. Il la place, par la parole, au niveau du sujet. Freud cherchera à déplacer la fonction visuelle pour l'utiliser sur la scène interne en recourant à certaines déconnexions. L'hystérique a déplacé la scène.

Vers 1898, Freud a trouvé un moyen de maintenir à l'écart l'échange des perceptions visuelles pour éviter que, dans son évidence, la fonction du regard barre l'écoute.

L'affaire de la cocaïne, par exemple, fut un avertissement pour Freud. Délaissant microscope et applications de cette substance magique, le chercheur abandonnera les appareils pour découvrir « l'appareil psychique ».

La psychanalyse naît de la physique et de la métaphysique. Ce qui encombre c'est son outil lui-même : le transfert.

C'est-à-dire que Freud utilise Fechner, son principe de constance, pour expliquer le principe de plaisir, et se trouve à la fois bien encombré par les propos amoureux de ses patientes.

Nous abordons donc là un point essentiel. Si nous nous en tenons à l'esprit scientifique, nous savons qu'il ressemble à s'y méprendre à une névrose obsessionnelle : la finalité d'intentions est déviée sans que ceux qui parlent ou écoutent en prennent conscience. Nous sommes saisis par le souhait de prouver, de justifier tout ce que nous avançons ; dès lors, nous risquons d'être des obsédés du diagnostic, de la publication, de la spéculation intellectuelle.

Il faut des années de psychanalyse pour savoir où s'origine son propre transfert : mesurer une fatigue, repérer une nostalgie, entendre une tristesse n'est pas toujours chose aisée. C'est pourtant là, dans ce symptôme singulier, que s'ouvre la brèche par où le sujet pourra se reconnaître et s'accepter.

Reconnaître le discours du maître dont l'enjeu est de produire pour dominer.

Dieu dit : Il n'y a pas de méthode pour écouter.

Écouter c'est signifier à un autre que je n'en sais pas grand-chose, que cela interroge en moi le rapport à ce que l'on appelle savoir.

Se reconnaître dans sa quête d'amour. Or, écouter c'est entrer dans l'exil. Rien n'est plus mobile qu'une parole. Impossibilité d'avoir le dernier mot ; il n'y a pas de dernier mot, et cela est à accepter, à reconnaître en soi : vouloir avoir le dernier mot, à défaut d'avoir eu le premier mot... Tentation d'être comme des dieux...

On en sait moins que celui qui parle – qui parle sans le vouloir : rêves, lapsus, symptômes, etc... comme une parole qui s'énoncerait sans mots, les mots disant tout autre chose.

Car ce qui empêche d'écouter c'est la pétrification dogmatisante de l'appareil conceptuel psychanalytique.

C'est aussi de croire en la toute-puissance, en l'omnipotence d'un discours supposé vrai. Écouter suppose donc la reconnaissance de la finitude, de la mort, mais aussi que la vérité et la sincérité ne sont pas similaires. « Je vous écoute » n'équivaut pas à : « Je vous crois ».

Écouter c'est aussi accepter d'être surpris – de ne pas savoir d'avance ce qui va se dire.

L'écoute n'a pas de méthode.

Elle n'est possible que basée sur du silence. Un silence qui subvertit toute technique d'écoute. Le patient se croit ignorant de son histoire, il ne sait que les anecdotes qu'il rationalise, qu'il érotise, pour justifier ses symptômes dont il veut se débarrasser.

Mais que peut-il accepter de mettre en place ?

Acceptera-t-il que l'écoute le surprenne et lui fasse découvrir son savoir – car, là aussi, chez celui qui veut être écouté il y a surprise de s'entendre un jour à son insu.

Écouter : rendre au patient sa parole et par là, lui permettre de resituer son symptôme, moyen inadapté pour retrouver l'événement où le chaos pour lui s'est instauré – retrouver cet événement qui ne se découvre que par une trace incluse dans la répétition inlassable.

Cela va permettre à cet homme de découvrir son histoire singulière dont seule l'écoute fait entendre le refoulement.

C'est ainsi que tout un chacun est renvoyé à la psychanalyse qui, par le truchement de l'hystérique Anna O., se distingue radicalement de la pratique médicale. Il n'y a pas d'articulation possible entre elles ; car d'un côté, il y a un malade qui, par son discours, permet au médecin de le soigner, entrant dans la catégorie des cas ; alors que l'écoute dont je parle est née d'une passion, d'un désir irrésistible pour le langage d'un autre qui vient et s'adresse à un autre susceptible d'être celui qui soutient l'écoute, et non le regard. Le regard appuie la décision médicale qui parle d'exactitudes, alors que la psychanalyse pointe la vérité enclose dans le symptôme.

Écouter c'est repérer les « cristaux » créés par les associations qui organisent ces structures que sont les fantasmes ; Ils surgissent de l'entendu par le tout-petit, réutilisés qu'ils sont dans un chevauchement chronologique où se piège la vie humaine.

NNN

Les dangers de la psychanalyse sont réels :

– faire des singularités une loi universelle, c'est-à-dire exclure les singularités et proposer un chemin totalitaire ;

– se cacher frileusement ou se masquer en plus ou moins « rigide ».

La question sera : comment sauvegarder l'appartenance à un même groupe (humain), et poser sa différence sans la cacher, ni l'annuler.

La coopération peut-elle prendre le pas sur la rivalité ? Nous percevons que la psychanalyse, la parole, l'écoute sont actes politiques nécessairement insérés dans une existence sociale, culturelle.

– S'autoriser à parler d'une parole qui énonce ce qui est en train de s'effectuer entraîne de se détourner du passé.

La liberté éloigne des dogmes établis ;

La liberté fait oser prendre des initiatives singulières, indispensables à la poursuite de la cure.

– La parole en psychanalyse est verbalisation des pulsions et des affects constituants. C'est une décision en jeu qui par l'association libre a le privilège de donner à l'existence forme nouvelle. Pas de différence entre invention et parole libre, d'où l'angoisse du non-sens, du jamais, du jamais entendu.

NNN

Inventer c'est courir le risque de s'égarer.

Et comment entendre ce qui n'est que chaos ? Or, qui n'ose écouter la parole de l'autre aura besoin :

– de certitudes,

– de conformités,

il sera dans le malentendu et ne supportera que les compromissions.

La parole entraîne :

– le doute à répétition,

– l'interrogation permanente et

– une solitude nécessaire et dangereuse.

Cette solitude est nécessaire à l'invention.

Les processus de l'invention sont semblables à ceux qui structurent un humain. La proximité de la science et de la psychanalyse sont indéniables, mais la psychanalyse se caractérise par le fait de ne jamais quitter le temps de l'origine des débuts – l'errance prend fin du fait de la nomination.

NNN

La psychanalyse est l'excellent moyen de devenir chercheur de cette parole qui fait un être humain.

Tout en sachant pertinemment que le langage est privilège de l'homme mais ne sera jamais sa propriété.

NNN

Écouter l'inconscient – lui qui ne peut être soumis à l'épreuve de réalité. Alors, comment « l'entendre ?

Sinon à travers le reste inconscient du vécu infantile, lié fondamentalement à la sexualité, à ses manifestations culturelles.

Écouter le débordement des messages reçus par l'enfant, constater qu'il ne sait que les recevoir, car il ne peut rien en faire d'autre que du trouble pulsionnel, qu'il absorbe, tient refoulé en lui, au plus secret de lui et en même temps à fleur de peau, le laissant émerger dans les cauchemars, les phobies.

Pour en faire des rêves, et non plus des cauchemars, l'enfant devra rencontrer celui qui permet que surgisse ou ressurgisse l'étonnement de l'existence, l'étonnement de l'écoute.

« La possibilité de la liberté ne consiste pas à pouvoir choisir le bien ou le mal. La possibilité consiste à pouvoir » (Kierkegaard)

Celui qui écoute sait-il ce qui est bien pour l'autre ?

Que cherche l'homme ? A trancher du bien, du mal, du bonheur ou du malheur ? Ou à « pouvoir » ?

Ce travail de déchiffrement, de quête est vraiment la seule motivation qui tienne l'homme au-delà de la tentation, du désespoir. Recherche de vérités qui ne sont que multiples, passagères, remplies de mensonges.

Aussi, pourquoi chercher un but, quand on écoute ? Serait-ce parce qu'on refuse d'être déconcerté ? Et de voir que là, quelque chose de sa propre vérité est en jeu ?

Accepter d'en être là et de ne pas se voir ailleurs.

Cela entraîne à mettre toute affirmation théorique à la question.

Écouter parce que la passion de l'incroyance anime le psychanalyste – non une incroyance dogmatique, mais ce qui permet de démonter toute compréhension anticipée.

« Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou » (Nietzsche).

Pour devenir sujet de sa propre histoire, il faut rompre la dépendance réciproque qui peut aller jusqu'au besoin de la vie, donc de la mort de l'autre.

Impossible de savoir, en commençant à parler, à écouter, quel sera le degré d'implication dans l'écoute ; et c'est là que tout peut arriver : dans cet impossible à déterminer d'avance – à prévoir.

L'efficace de l'écoute suppose l'échec de la maîtrise et de toute tentative pour surimposer une grille d'écoute.

L'incertitude est le jeu, le seul possible ; sinon, il n'y aura ni nouveauté ni invention.

L'indécidable permet qu'une écoute soit et/ou devienne fructueuse.

Mon écoute me met-elle en position

– d'être le jouet de l'autre ?

– de devenir l'automate de l'autre ?

– de manipuler l'autre ?

Si oui, l'échec est la seule issue.

L'écoute va-t-elle me rendre et le rendre plus vivant, plus distinct, plus différent, plus libre ?

Parler suppose des intentions, un but, communiquer des informations, éviter d'en transmettre. Or la psychanalyse découvre, par la règle fondamentale, un tout autre visage au langage : parler sans intention, indépendamment d'une organisation volontaire, consciente. Parole qui va s'ouvrir vers d'autres sens non prévus, qui aura d'autres visées peut-être et qui va sûrement faire entendre d'autres images de soi, différentes de celles que l'on voulait donner ou se donner.

Écouter ne suggère rien d'autre qu'une attente (confiante ?) présente. C'est cette attente qui ouvre un espace de possibles.

Écouter ne serait peut-être qu'une relation d'attente qui, comme telle, entraîne toute une série de conséquences.

Pour l'écouter, cette indétermination de l'attente peut être considérée comme une violence, une effraction mettant fin à des projets. Cela peut provoquer chaos et désordre.

C'est une provocation à l'altérité à la distinction.

La relativisation et la partialité, conséquences de cette forme d'ouverture à de l'Autre, met en échec le rêve de toute-puissance qui se niche toujours au cœur des relations thérapeutiques – guérir, soigner, faire le bonheur de l'autre, quelle puissance !!

Écouter est la manifestation de la passion de l'altérité.

Retrouvant le passé, l'humain peut reconnaître qu'il a un avenir, un à-venir.

Pour le psychanalyste il ne s'agit pas d'altruisme mais de la condition nécessaire pour qu'il y ait de l'autre.

Cela s'enracine dans le doute, impensable par ailleurs, sur de sa propre identité et sur sa différence.

Pourquoi est-ce si difficile, si douloureux, pourquoi tant de résistances à parler, à écouter ?

De peur que la parole ne révèle qu'on est :

- voleur,
- violeur,
- tueur.

Les trois faces que l'on se refuse : Vol – Sexe – Mort

On se veut honnête, pur et immortel. Dès le langage, on s'est emparé des désirs et des mots des autres pour faire son chemin, oubliant en chemin son origine, son histoire.

Écouter quelqu'un c'est, quels que soient son état, sa stupeur, son figé, son émiettement, sa douleur, le reconnaître humain avec un avenir.

C'est être témoin d'une histoire oubliée.

Mais aussi faire le pari de pouvoir repasser par les zones d'identifications douloureuses, humiliantes, de l'enfance.

Écouter c'est faire en sorte que le glacié de l'ordre établi, des idées reçues, des relations figées, des pensées mortes, des répétitions se disloque.

Porte ouverte vers la folie, mais également possibilité de recouvrer sa dignité.

Nous nous sommes installés dans le savoir analytique comme dans une évidence. Les mots utilisés dans la psychanalyse sont-ils légitimes ? Nous nous gardons de nous interroger sur les fondements de notre savoir.

Evidence que l'inconscient ? Les évidences interdisent l'étonnement et la critique.

Or prendre une attitude critique à l'égard des textes théoriques, rompre avec la mentalité de suiveur ou de disciple, ne rien se donner pour acquis, c'est établir un espace pour entendre sa propre histoire. Car accepter l'inconscient, c'est retirer toute certitude, ce qui fait vaciller tout savoir analytique.

La théorie analytique serait à considérer comme une formation de compromis, car l'inconscient, si on l'accepte, ébrèche rigueur, logique, raison.

Freud a ébranlé les certitudes, ce n'est pas pour que nous retournions à des croyances !

Pari insensé de tout faire pour dénouer les liens, ce qui amène à reconnaître son humanité, le rapport aux autres et au monde. Tant que les symptômes voilent l'horreur, l'horreur reste à l'œuvre et entretient les symptômes, mais il est vrai que l'horreur fait également partie de l'humaine condition.

C'est ce refus de se voiler la face qui fonde la liberté, celle qui permet le respect de l'autre. L'écoute est un acte solitaire qui, seul, permet de se situer comme sujet.

Richard Feynman (Prix Nobel de Physique) écrit : « ce qui caractérise les vrais savants c'est que, peu importe ce qu'ils font, ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes comme la plupart des autres hommes. Ils réussissent à vivre avec le doute. Ils sont capables de penser peut-être. Ils agissent en sachant fort bien que c'est seulement peut-être ».

L'humaine condition est là : doute et incertitude, seuls moyens pour vivre, travailler, poursuivre.

Pourquoi se tait-il, cet homme ? N'est-ce pas qu'il sent qu'il va perdre sa souffrance et perdre par là même son identité, sa seule forme de richesse, sa seule singularité.

Parler, écouter portent en eux l'ambiguïté de toute relation :

- amour/haine,
- rejet par absorption,
- pénétration à force d'exclusion.

Nous sommes incapables de nous passer de la souffrance, c'est-à-dire de nous séparer de cet autre qui persécute car il est en même temps celui qui pose dans l'existence ; or, la psychanalyse fait passer au second plan l'idéologie de la science, de la croyance parce qu'elle découvre en chacun : persécuteur/persécuté, cannibale et objet trituré, bourreau et victime. Tout cet amalgame se donne en représentation, sous des masques. Renoncer à courir après la reconnaissance et toute forme de narcissisme déplace, et chacun a la possibilité de provoquer ces modifications – douloureuses, il est vrai –, de renoncer à ces mascarades, au moins de plus en plus souvent mais jamais définitivement. On touche là à la transmission de la psychanalyse.

Ceci est une autre histoire...

La cure s'appuie sur le passé pour aller vers le futur. Ce point désigne la possibilité de la liberté.

On va du passé au futur par la décision, c'est-à-dire en abandonnant l'infantile qui est rêve de tout garder en choisissant ceci et cela ou de laisser de côté ce qui est gênant.

La sortie de l'infantile supporte la tolérance d'une perte.

C'est cette perte qui est au cœur de toute décision.

Le Passé est : ce qui s'impose, ce qui est subi, produit ;

L'à-venir est : ce qui peut advenir, ce qui peut être.

Malgré la répétition, ce trauma offre une forme de relation aux autres, au monde à laquelle le sujet a été contraint par son entourage : modèle intériorisé.

Au cœur de l'analyse il y a la capacité de se décider. Pour reprendre son histoire à son compte : le pouvoir de reconnaître son destin comme sien.

Écouter c'est permettre à celui qui tente de se dire, d'accueillir le symptôme comme un don.

Ce symptôme qui est résistance, insistance, encombrante et inhibitrice, élément qui souffre d'isolation, facteur de persécution, enkystement d'une partie de la psyché, implique une attitude passive.

L'écoute le transforme en attitude active.

La psychanalyse doit produire une transformation, donc elle doit avoir une efficacité. Elle n'est pas celle que l'on croit. Il n'y a rien à croire : pouvoir s'approprier une place que l'on ne savait pas être la sienne et que l'on occupait comme un automate incapable de réflexion.

Mais le champ de la parole est champ de l'ambiguïté. L'écoute est donc le lieu où cette ambiguïté se déploie. C'est là l'origine d'une liberté précieuse dans le rapport à la parole. L'homme n'y est pas prisonnier de son discours réduit à l'univoque d'une parole efficace comme toute parole magique, religieuse, scientifique, technique qui ne supporte pas la polysémie. Elle est alors jeu et risque.

La découverte de l'Altérité comme telle a ceci d'essentiel qu'elle pose l'absence, l'impossibilité de communication. L'Autre on ne le connaît pas, mais on reconnaît son existence. C'est avec ce que l'on entend qu'on écoute, et non avec ce que l'on sait.

La sonorité, la parole vocale introduit ce moment de vacillement où le discours change entre



la position ancienne et la nouvelle position.

La logique de l'inconscient s'accommode mal de simplifications. Pour l'inconscient seule compte la réalité psychique, c'est-à-dire la réalité des désirs inconscients et non la réalité matérielle.

Le réalisme s'avère faux. Comment à partir du faux, être en recherche ? Comment assurer une descente aux enfers qui ne se choisit pas et dont on n'est jamais assuré de sortir ? Pourtant, comment entendre, si l'on n'a pas été jusqu'à ce point où les mots sont absents, où le chaos règne, où les peurs règnent...

Écouter n'est pas se laisser envahir, submerger. Il y a une position thérapeutique et une seule qui s'appelle : « diriger une cure ». Lacan, dans ses Ecrits, en parle.

Pour entendre, il faut accepter qu'il y ait de l'autre.

« J'entends des voix. » Ces voix viennent d'une involution de sa propre voix qui se retourne en s'inversant, pour faire faire des choses que consciemment le patient n'oserait même pas imaginer.

Cette hallucination révèle l'existence du désir en lui. Un délire oblige à se demander comment l'entendre.

Cela ne peut s'accomplir sans une profonde mutation qui implique un abandon des certitudes. Les croyances sont battues en brèche.

Pour cela, ne pas diriger pour faire dire ni rassurer pour faire taire – laisser dire.

Écouter et ne pas croire.

Il y aurait à se demander ce qu'on n'écoute pas, c'est-à-dire ce qui est censuré. Comment cette censure se manifeste-t-elle ? Une distraction, une fatigue, une lassitude, une émotion corporelle ou affective...

Il y a également à se demander ce qui est tabou pour soi... Qu'est-ce que je ne supporterai pas ? Puis-je réellement tout entendre ? Puis-je, dans le sens de : ai-je la capacité de tout entendre ?

« Tout » cela ne signifie pas nécessairement des ignominies, des valeurs profanées (celui qui a vécu une psychanalyse réellement de l'intérieur sait que nul n'est exempt d'horreurs). Mais puis-je entendre, supporter d'entendre jusqu'à cette zone chaotique où l'humain oscille entre l'inanimé et l'animé, entre la matière et l'esprit qui humanise la matière. Puis-je entendre ce temps où les mots sont des balbutiements, des borborygmes, des crachats de douleurs enfouies, oubliées, refusées, où l'homme est à ce point de bascule, de vacillement ?

Abandonner l'édifice rassurant des connaissances acquises, nécessaires et non suffisantes.

Le docteur Tubiana dit : « La méthode scientifique apparaît comme la seule clé qui puisse ouvrir à l'homme cette connaissance de soi dans laquelle il ne saurait omettre ce monde dans lequel il vit ». Le Refus du Réel, Ed. Laffont

La seule clé ! Quelle prétention ! Une des clés oui, mais pas la seule.

Dans nos milieux, il est de bon ton de parler du Tiers... du tiers quand on écoute...

Mais qu'est-ce que c'est ? Où ça se trouve ? quand on est deux.

Evidence qui nous aveugle.

Je voudrais vous renvoyer à ce qui s'appelle « Parole Ecoute » et qui a créé un passage, un frayage où se repère de l'essentiel. Les monothéistes nous enseignent ceci :

– Un Dieu – Père – Chef – Créateur

– Le Monos – l'Unique – le Tout Autre ainsi que le nomment les mystiques

Puis un Prophète ou son Fils qui va porter, donner son message, enseigner aux humains

Est-ce de la parole ?

D'une certaine façon oui, d'une autre, je dirai : non.

Seul Jean, à Patmos, a su exprimer ce qu'était la Parole : « Le Verbe s'est fait chair », c'est-à-dire que Jean a posé là dans ce prologue la position du Tiers. Il pose :

– Le Père,

– Le Fils,

– L'Esprit,

c'est-à-dire la Trinité. Il y a l'impossibilité de la confusion des places, l'impossibilité de l'adéquation des discours et la relation Père-Fils qui est une personne distincte du Père et du Fils.

Là, il y a de la Parole et de l'Ecoute de l'humain : « le verbe fait chair ».

Je voudrais terminer par quelques remarques inquiétantes sur ce qui se passe actuellement et qui nous concerne au plus près.

Avec le développement des autoroutes de l'information nous nous trouvons devant un phénomène nouveau qui crée une désorientation. Jusqu'ici, nous connaissions la perspective visuelle puis auditive (voir à distance, entendre à distance) ; actuellement sans référence aucune il s'agit de toucher à distance. Déplacer la perspective vers un domaine qui lui échappait : la télé – contact.

Il y a là une désorientation fondamentale ; un dédoublement de la réalité sensible se prépare entre le réel et le virtuel. L'avènement d'une sorte de stéréo-réalité. Une perte de repère de l'être. Etre c'est in situ et ici et maintenant. Or cela est bouleversé par l'information instantanée, mondialisée : le cyberspace.

Il y a trouble – désorientation par rapport à soi et à l'autre. Perturbation de l'altérité.

Dans cette universelle virtualisation le temps devient unique. La mondialisation et la virtualisation instaurent un temps unique, instantané – disqualification des distances – suppression des locaux, des groupes, des régions ; une contraction, une déconstruction du rapport au monde, au temps et à l'espace qui aura des répercussions sur la relation de l'homme à soi et à l'autre.

D'autre part, cette multiplicité d'informations et d'informatique provoque une asphyxie du sens, une perte de contrôle – ce qu'Einstein appelait la deuxième bombe : la bombe informatique, après l'atomique. La désintégration n'atteignant pas seulement les particules de la matière, mais des personnes. On voit déjà ce phénomène largement à l'œuvre.

Les technologies de visualisation possèdent une puissance de suggestion incomparable. Quand on voit combien les technologies de pointe s'engagent dans le ludique... Devant ce « cyberculte » nous avons à nous interroger et à poser en contrepoint ce que la psychanalyse nous a enseigné : la singularité du sujet, la singularité de la douleur humaine, vécue, particulière, qui n'obtiendra reconnaissance que d'être entendue et cela, pour pouvoir être utilisée différemment.

« L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça, que quoi que je dise et d'où je me tiens, même si je me tiens bien, eh bien, je ne sais pas ce que je dis. »

J. Lacan (10 février 1971), D'un discours qui ne serait pas du semblant.

Mars 1996

